

PHILIPPE PIERRE

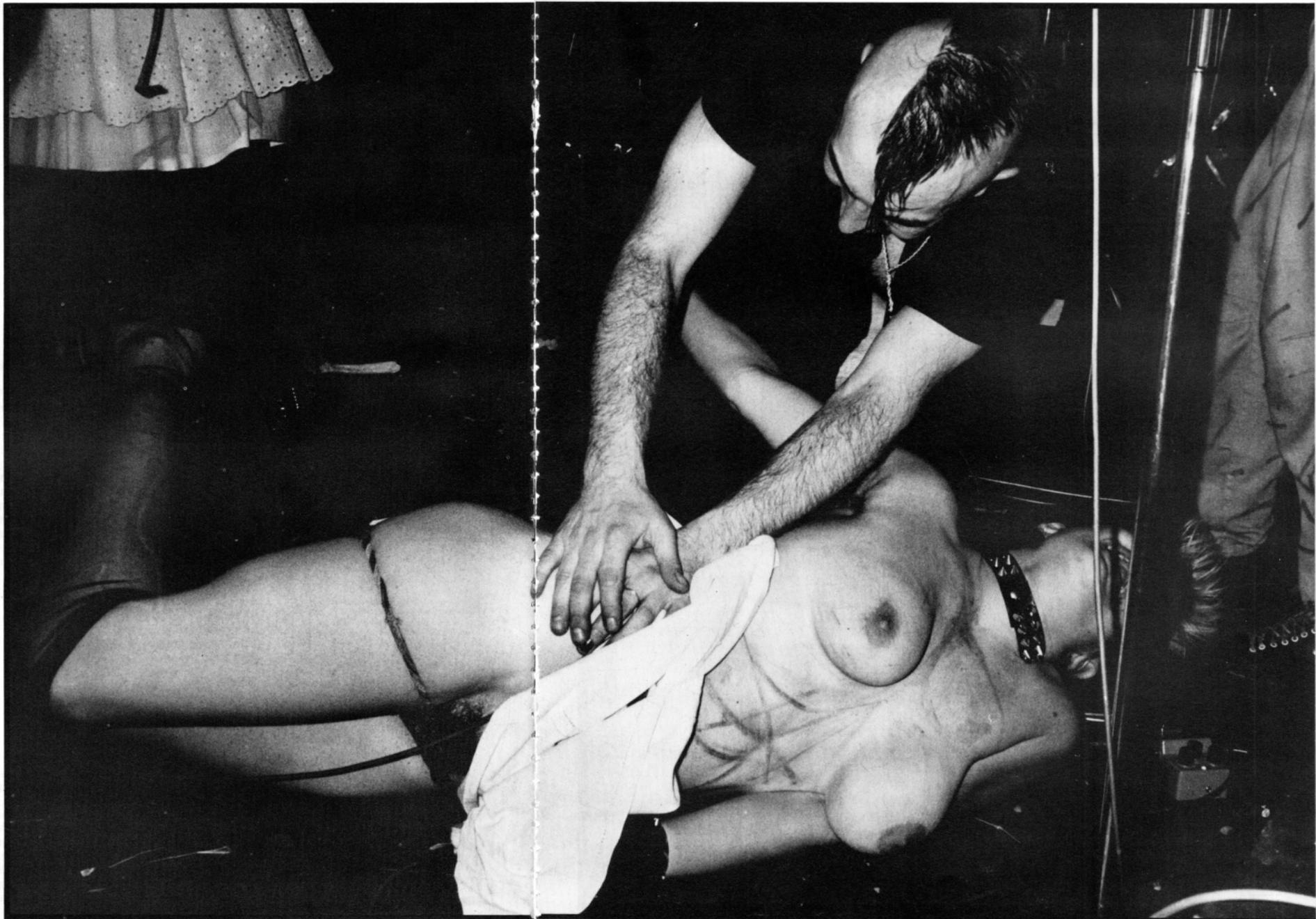
Desperados des cités
glauques, grands enfants
perdus pour le système,
ce sont les derniers
indiens des villes dont
la seule loi est de
n'en accepter aucune.
Rockers, teddy-boys, skins,
et autres tribus aux
emblèmes troubles,
ils recréent les jeux de
l'amour et de la violence
sur fond sonore
d'Elvis Presley et de
"no future".

LE CŒUR A FLEUR DE CUIR

Philippe Pierre a saisi
la saga des apaches
de banlieue, les images
des marlous qui se
déchirent à plein cuir et
s'aiment
à pleine bouche...

Quand les keufs déboulent
parce qu'y a un baston
pour une histoire de meufs ou
qu'un cave se fait kébra son per-
fecto dans un rade ripou, il y a peut
être un gars un peu zarbi avec son
appareil tofo qui, plus tard, sera là
pour raconter...

Ce gars, c'est Philippe Pierre.
Depuis 4 ans, il cavale derrière ceux



Le groupe punk "la horde" et "Gogol 1er" dans un tendre élan de pudique affection.



Fernandé, son Ariane, la banlieue... "Holé" rocky...



Rockers contre cats : avantage aux rouflaquettes.

qui font un bras d'honneur à l'«establishment», à ce pays «des braves gens qui n'aiment pas que...» Eux, ils grouillent dans la marge, laissant à la société honnie la pleine page de ses certitudes. Comme ça craint quand même, ils ont fait des bandes de rebels, bandes de blackpanthers. J'en passe et des plus Valstarisés. Bandes à part qui font trembler dans les chaumières. Qui parlent verlan, histoire de coder leurs différences, se camoufler.

Langage minimum. La photo se désigne alors comme le meilleur moyen de saisir ce qui échappe au discours : leur énergie brute. Sans leur passer les menottes du «je vous ai compris» ni agiter les crécelles de «la violence mode d'emploi».

La marginalité qu'ils ont choisie et celle, pot-pourri de fantasmes, dont les affuble l'opinion n'ont pas grand chose de commun. Philippe Pierre : «La plupart du temps, ils ignorent complètement l'idéologie qu'ils sont censés véhiculer. On leur colle mille étiquettes. Je voulais savoir qui ils étaient réellement». Dur, dur, ce reportage ?

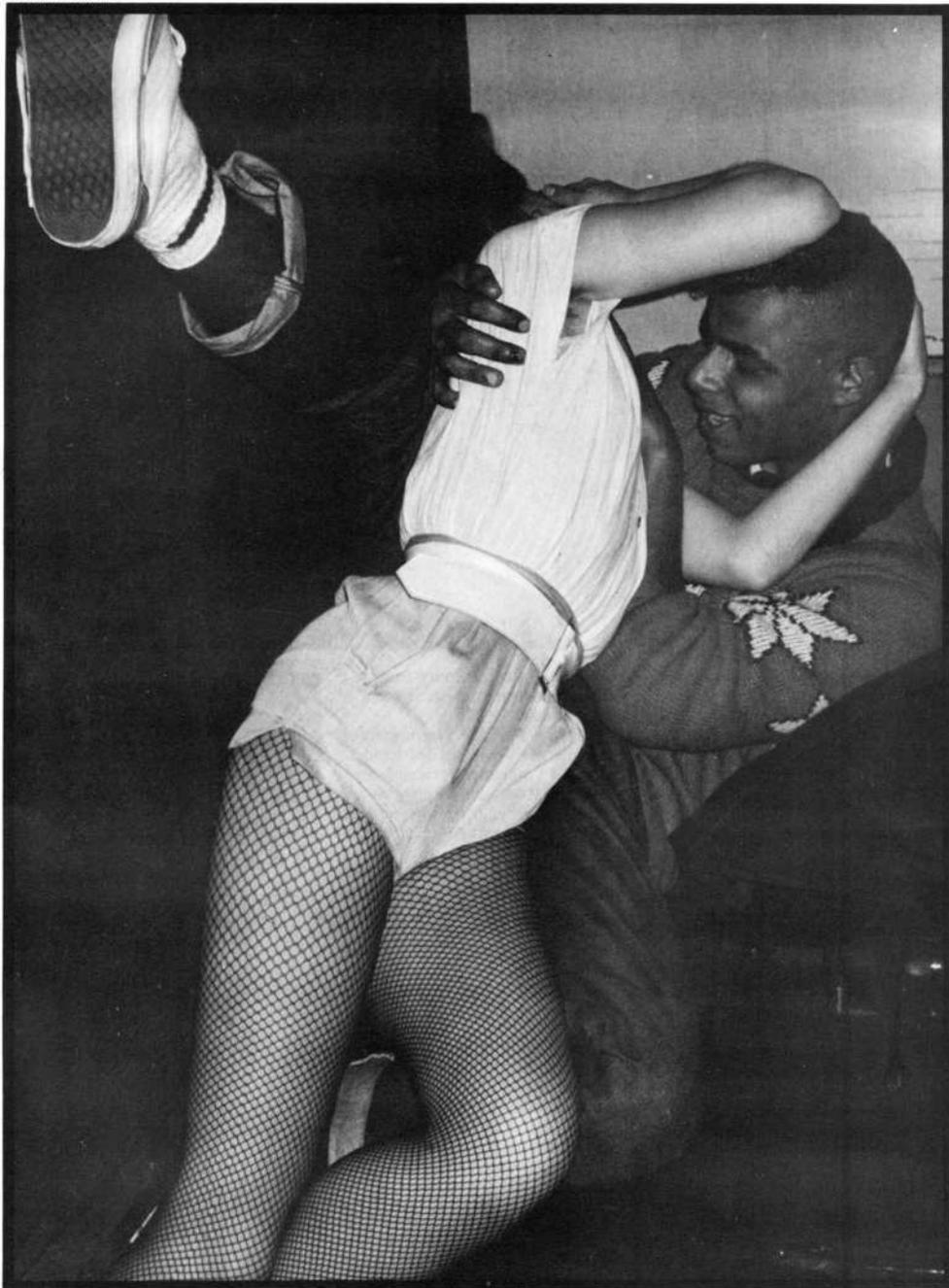
Oui mais aussi «tendre-tendre» : les rockers ont souvent le cœur à fleur de cuir...

En 1980, Philippe Pierre amorce un sujet de fond sur les bandes. Objectif : «dresser un panoramique sur 10 ans des différentes tribus de la ville et de leur évolution». Exercice d'ethnologie urbaine. Ces Indiens-là n'ont pas de territoire mais un espace fluctuant, portent «tiags» ou «creepers» et partent sur le sentier de la dépouille avec «no future» dans les oreilles. C'est la mode, le rite, la musique qui crée la tribu et non l'inverse.

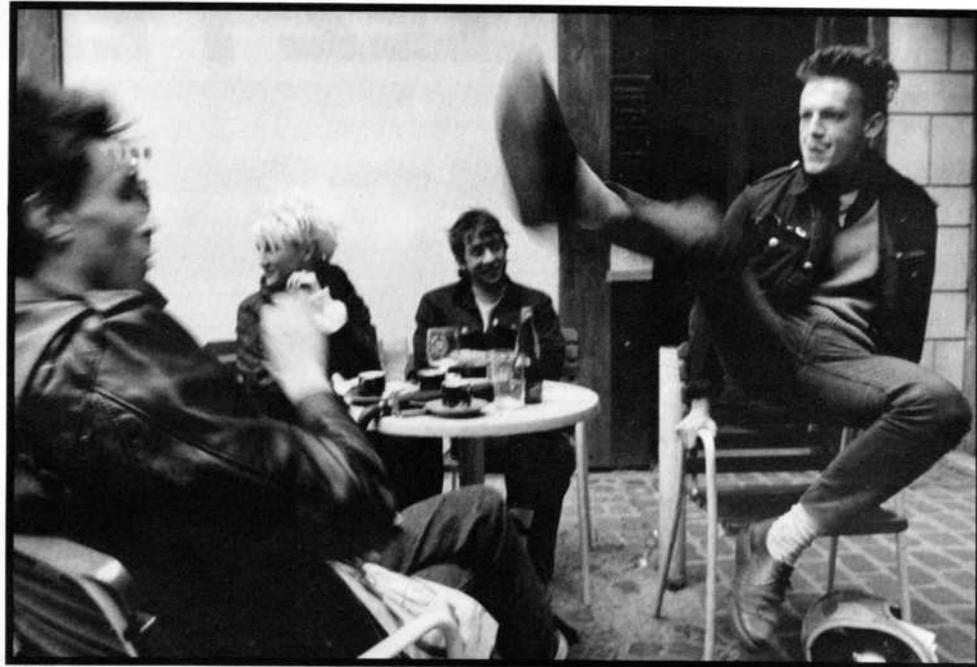
Difficile de se faire accepter dans ces chapelles d'hérétiques : «Il faut beaucoup de temps, de volonté et surtout énormément d'amitié». Quelque chose qui ne s'invente pas, une affinité électrique entre «ceux de la bande» et le photographe, quelque chose qui les fait se reconnaître quelque part comme semblables. La musique par exemple. Elle a servi de fil d'Ariane à Philippe Pierre, collaborateur aux «Enfants du rock» : «J'allais les voir en répétition, et puis de rendez-vous en rendez-vous, je remontais jusqu'à



Petite culotte satinée et robe à volants pour cette fleur des années 50.



Blackpanthers s'aimant d'amour tendre aux "Grands Boulevards".



Tendance "after-punk", mélange d'Iroquois, de new-wave et autres références littéraires : le groupe "Les flics".



Zina et son rat (Berlin)

leurs repères favoris. Pour les rebels, c'étaient les bars de la porte de Champerret. Ils se faisaient vider de l'un à l'autre.

Les Rebels qui s'affichent «sudistes», racistes invétérés, ne jurent que par le rockabilly et les bananes bien gominées ; les Cat's, coupe à la G.I. et casquette façon Gene Vincent ; les blackpanthers qui font changer de trottoir les autres spécimen de la «macadam jungle». Clans de noctambules vaguement prédateurs du bien public, écornifleurs du Code pénal à l'occasion dont Philippe Pierre a observé les mouvances : «Une partie s'intègre complètement, les plus durs se retrouvent en cabane».

Leur vie : les virées du samedi soir, Elvis à fond les potards dans la D.S. ou l'Aronde avec une portée de «canons d'enfer» en robe fifties sur la banquette arrière. Les black friment Studebaker ou Cadillac réformées : «Ils roulent le moins possible avec. Ils la posent dans un coin et draguent...». Voilà pour les clichetons. Composantes (anti ?) sociales qui la nuit se cher-

chent, se frictionnent comme un dérivatif à l'ennui qui colle aux tatouages. «A un moment, ils ont toujours besoin d'une mise en scène. La tension monte, mais il est rare que ça explose vraiment. Ils exhibent leur attirail : matraques, bates de base-ball, flingues. Mais ça se limite le plus souvent à une petite cogne pour une moeuf ou un regard de travers».

Pour Philippe Pierre, pas question de «débouler là-dedans et de se mettre à prendre des photos». Même intégré à un groupe, subsiste tout un jeu d'interdits : «Une fois j'ai pris un gars avec son fusil. Toute la bande m'est tombée dessus. La mienne est intervenue en disant : «lui, il compte pas. Si vous avez quelque chose à dire, c'est à nous».

Situation délicate et en même temps privilégiée : «Si je n'avais pas eu la médiation de l'appareil, j'aurais dû prendre parti, me prononcer pour un camp ou un autre». Pour V.S.D., Philippe Pierre a couvert un «classique» de la petite